

## Avant-propos

**L**a tradition nous invente. C'est faire preuve d'un optimisme inconsidéré que de se croire capables de maîtriser, voire d'inventer les complexes stratifications du temps, sans que cet édifice s'écroule sur nous et nous emporte dans une avalanche de significations multiples qui tour à tour nous séduisent ou nous paralysent. Forcés que nous sommes de jouer des drames antiques avec des mots nouveaux, ou des drames nouveaux avec des mots antiques, nous marchons dans un labyrinthe de signes et d'appels qui renouvellent la malédiction des modernes : vivre en oscillation entre la situation rassurante consistant à répéter à l'infini des modèles que le passé, la tradition, ont fixés de façon si précise qu'ils en sont devenus insurpassables, et cet autre état de grâce, mais une grâce inquiète et insatisfaite, consistant à repartir de l'an zéro, à tâcher de naître en même temps que la naissance du monde.

Florence et la Toscane sont l'un des lieux de rencontre les plus extraordinaires et les plus intenses entre l'antique et le moderne. À l'image de cette « claire lumière italienne » notée par Hawthorne lors de sa visite de la cathédrale de Florence, cette lumière qui, traversant une antique verrière, se décompose en mille tonalités – de même les états d'âme, les jugements, les expériences suscités par cette terre et par ses villes sont changeants et contradictoires. Ce serait une erreur, donc, de penser qu'il fût possible de considérer l'imaginaire individuel et collectif autour de la Toscane comme figé en un canon excluant toute ambiguïté. Les stéréotypes qui n'ont évidemment pas manqué de s'accumuler sur la Toscane et son histoire se révèlent, quand on les considère de l'intérieur, fuyants et peu sûrs, prompts à signifier le contraire de ce que leur extérieur laissait voir avec une apparence de certitude.

Par ailleurs, on a parfois l'impression que l'attachement excessif au thème de l'identité est une façon simplifiée de se confronter avec la tradition, chose qui exigerait un tout autre engagement intellectuel et moral. Là où, en effet, la tradition impose le respect de la complexité, des ambiguïtés qui appartiennent à toute formation historique suffisamment sédimentée, l'identité permet des simplifications sommaires et rassurantes fondées sur des certitudes étroites. Un auteur comme Stendhal, qui n'aimait pas particulièrement la Toscane et qui, surtout, se méfiait des imaginaires construits de toute pièce pouvant surgir du passé de cette terre, a, de ce point de vue, une réflexion très éclairante – et c'est comme s'il congédiait sèchement toute rhétorique brochant sur la permanence de l'antique dans le moderne : « [...] il est impossible de créer une nation pour les arts. Toutes les âmes généreuses désirent avec ardeur la résurrection de la Grèce – mais on obtiendrait quelque chose de semblable aux États-Unis d'Amérique, et non le siècle de Périclès<sup>1</sup>. »

Les pages de ce livre, même si elles tournent autour de cette notion, ne sauraient constituer, pour cette raison, un discours sur l'identité. La Toscane ne peut être pensée comme « l'Italie de l'Italie » – celui qui lui choisit au XVIII<sup>e</sup> siècle ce titre d'apparence quelque peu ampoulée et prétentieuse : *l'Italia dell'Italia*, le comprenait bien – que si tout discours identitaire se dilue jusqu'à disparaître sur la palette changeante de la réalité historique italienne, laquelle est trop protéiforme pour qu'une identité, à peine reconnue et pour ainsi dire conquise, n'aille pas s'effacer tout de suite à nos yeux. Alors seulement cette expression perd toute connotation de prééminence, de condensé exemplaire des valeurs disséminées partout dans le pays, quoique peut-être d'une façon moins paradigmatique, moins concentrée, et devient ce pour quoi elle fut pensée, c'est-à-dire qu'elle proclame une spécificité authentique et forte de l'Italie, qui est de se dérober à une définition trop nette d'elle-même, et à demeurer ce qu'elle est à condition qu'on ne la regarde pas de trop près, qu'on ne parle pas d'elle en termes trop précis.

---

1. Stendhal, *Rome, Naples et Florence* (2<sup>e</sup> éd. 1826), en date du 7 avril 1817, Paris, rééd. 2010, p. 240.